

American, go home!

Jean Simard

Volume 6, numéro 5 (35), septembre–octobre 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59945ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Simard, J. (1964). American, go home! *Liberté*, 6(5), 392–395.

American, go home

*"Je n'ai même jamais eu la chance
de manquer un train auquel il soit
arrivé un accident".*

JULES RENARD

Il y a sans conteste, inhérent au métier de touriste — et la chose est particulièrement sensible dans les voyages organisés — un aspect dégradant qui me gêne de plus en plus, n'est pas loin de me devenir intolérable.

Et c'est l'aspect "voyeur" de la chose: cette façon d'aller regarder les gens sous le nez. D'autres hommes, d'autres femmes. Pour voir comment ils sont, comment ils vivent, et s'en étonner! Plus l'écart sera grand, plus seront sensibles les particularismes de leur mode d'existence, plus nous serons contents. Assurés d'en avoir eu, comme on dit, pour notre argent. Absolument comme on se réjouit, au Zoo, à la vue des animaux les plus insolites: le tapir ou le macaque, l'ornithorynque ou le zébu.

Cette recherche du pittoresque — oh! comme je hais le pittoresque! — nous entraîne forcément, à la suite de guides inconscients ou cyniques, dans les arcanes les plus suspects de chaque ville, dans ce que chaque pays recèle encore de plus coloré: les pêcheurs de Nazaré, les prostituées de Cholon, les beatniks de Sôho, les clochards de Paris. Et c'est généralement, du même coup, ce qu'il possède de plus misérable ou de plus sordide . . .

Alors, nous braquons nos objectifs.

Un âne, c'est joli. Plus joli à photographier, en tout cas, qu'un tracteur, une moissonneuse-lieuse. Mais c'est également le signe d'une agriculture stagnante, de méthodes de travail moyennageuses; et le plus souvent, d'une pauvreté abjecte. Du haut de nos autocars, nous nous pourlêchons à l'aspect des coolies chinois, des lavandières du Portugal: nous nous en mettons plein la vue, de la misère des autres!

Ensuite, on rentre bien tranquille chez soi — avec sa provision d'images.

Je me suis buté à une énigme, en Europe, cet été — fallait-il, pour cela, aller si loin? — et c'est celle que représentent pour nous, justement, nos voisins américains.

Il faut dire que les circonstances m'ont fait voyager avec une charretée de touristes U.S.A., remplissant l'autocar à bord duquel je devais sillonner l'Andalousie. Nous avons roulé de concert, vécu dans les mêmes hôtels, mangé aux mêmes restaurants, suivi les mêmes guides, visité les mêmes monuments, contemplé les mêmes paysages, assisté aux mêmes spectacles. En outre, nous avons croisé d'autres cars, rencontré d'autres groupes d'Américains, et, les ayant observés, les avons trouvés semblables aux premiers.

Bref! je peux prétendre, sans forfanterie, avoir vu de près et bien examiné cet étrange bipède: l'espèce "*HOMO AMERICANUS*" en voyage.

C'est du reste plutôt de femmes américaines qu'il s'agit, dont le nombre surpasse incommensurablement celui des hommes. Et davantage encore, de vieilles, en foule incalculable, inondant le monde — car elles "voyagent" épouvantablement — mal ficelées, flasques, cagneuses, aphteuses, enchiffrenées et diarrhéiques; mais se traînant quand même, impavides, de ville en ville, de musée en musée, d'un bout à l'autre de la planète. Regardant tout et ne comprenant rien. Mécontentes, surtout! toujours mécontentes, et se plaignant sans cesse: des routes, des hôtels, du service, de l'eau, de la nourriture, du manque d'hygiène, des explications du guide et que sais-je encore? Rien, ni Rome, ni Londres, ni Paris, ne leur semblant comparable au "*way of life*" qu'elles ont laissé derrière — on se demande bien pourquoi! — en quelque "*suburb*" de St-Louis ou de Peoria.

Et malgré tout, elles repartent chaque été, poussées par je ne sais quel démon. Et l'on ne considère pas sans angoisse comment il peut être humainement possible, à la fois, de tellement détester ce que l'on est venu voir, et de le poursuivre avec un tel acharnement!

Elles-mêmes vous expliquent, nasillardes: "*I have'nt done Cairo yet. But I will, make no mistake about that! Next summer, come rain or shine*" . . . Et c'est la stricte vérité. Vous les retrouverez, effectivement, au Caire ou à Insbruck, au Pirée ou à Angkor-Vat: la caméra en bandoulière, l'intestin liquéfié et les pieds douloureux; exigeant du bacon et des oeufs aux trois repas — et l'obtenant, parbleu!

Critiquant tout, n'acceptant rien. Suscitant partout la haine.

x x x x x

Ainsi, dans le car d'*ATESA* qui nous cahota plusieurs jours à travers l'Andalousie torride, rocailleuse, extraordinaire, ce qui devait le plus m'étonner, de la part de nos compagnons de route, et à la longue m'indigner, ce fut l'indélicatesse foncière avec laquelle ils ne manquèrent jamais de censurer tout ce qu'ils voyaient, voire de s'en moquer — se

fondant sur les seuls critères nord-américains — sans paraître le moins du monde se douter de ce que leurs paroles, leurs lourdes plaisanteries pouvaient avoir de blessant pour le chauffeur, la jeune fille qui nous servait de guide: des Espagnols, après tout, et des êtres humains, qui aimaient sûrement leur pays, avaient connu ses souffrances, et ne pouvaient laisser d'être peinés qu'on y trouvât sans cesse à redire.

Certes, lorsqu'on aperçoit des cantonniers construisant des routes pierre à pierre, littéralement à *la main*, sous le soleil de plomb, on ne peut s'empêcher de penser à la Machinerie qui existe, chez nous, et pourrait à tel point leur faciliter la tâche. Mais ce n'est pas une raison pour les tourner en ridicule — encore moins, pour se faire, d'un tel état de choses, une supériorité morale. Je suis mieux outillé que toi, j'ai de plus beaux jouets, c'est donc que j'ai été meilleur!

Ces "enfants sages" vous font un peu lever le cœur.

Et non pas que ce soit de mauvaises gens, au contraire. Mais inconscients, et gaffeurs. Trop riches, surtout; et ne concevant pas qu'il puisse en être autrement. Follement, stupidement généreux, quand ça leur chante; coupant tout à coup, sans raison, un liard en quatre. Gobeurs comme personne, méfiants quand il ne le faudrait pas. Tellement sûrs d'appartenir à une race supérieure, d'être le Peuple Elu, de posséder la vraie, la seule façon de vivre. Et par conséquent, plaignant ou méprisant ingénument tous ceux qui ne leur ressemblent point ou refusent de les imiter: de les seconder dans l'élaboration de l'univers insipide, inodore et prophylactique dont ils semblent rechercher l'idéal.

Ignorants, par-dessus tout. D'une ignorance insondable, vertigineuse — ce qui est bien, au monde, la chose la plus dangereuse qui soit.

x x x x x

On m'accusera de mettre ici trop de passion, de pousser au noir le tableau, de manquer de mesure et d'objectivité.

C'est qu'en vérité ces gens-là m'ont scandalisé, peut-être même effrayé. En effet, ce que sont les Américains, c'est important pour nous, leurs voisins. Etant donné surtout qu'un nombre considérable de nos concitoyens — le "*MAGAZINE MacLEAN*" nous révélait à ce sujet, le printemps dernier, des statistiques effarantes — loin de voir, d'un mauvais oeil leur influence envahissante, leur hégémonie politique et leur suprématie économique grandissante, et d'en être choqués, seraient même favorables, en certains milieux, à l'annexion pure et simple.

On croit rêver . . .

Aussi bien, considérant ces choses, et leur portée, n'ai-je peut-être pas tout-à-fait tort de m'inquiéter. Car ces bons vieux, ces mémères, ces Babbitts indécrottables et satisfaits, en compagnie desquels j'ai voyagé — dont j'ai enduré stoïquement les propos puérils, les platitudes, les doléances, les jugements de primaires et l'incompréhension abyssale — ce

sont les mêmes qui, tout confits de bonnes intentions, brûlaient vertueusement les sorcières, empêchaient les Noirs d'exercer leur droit de vote. Et qui, aujourd'hui encore . . .

Tenez, dans le *"TIME MAGAZINE"* d'il y a quelques semaines, et comme pour confirmer ces dires, un article de tête sur les émeutes raciales de Harlem et de Rochester, et qui débute par ces mots: *"WHAT DO THEY WANT?"* demanda a perplexed Michigan housewife. *WHY DON'T THEY STOP?"* Vous vous rendez compte? Après des centaines d'années d'oppression, de ségrégation, d'humiliation systématique — *"WHAT DO THEY WANT?"*

Oui, nous avons peut-être raison de nous méfier.

Jean SIMARD